

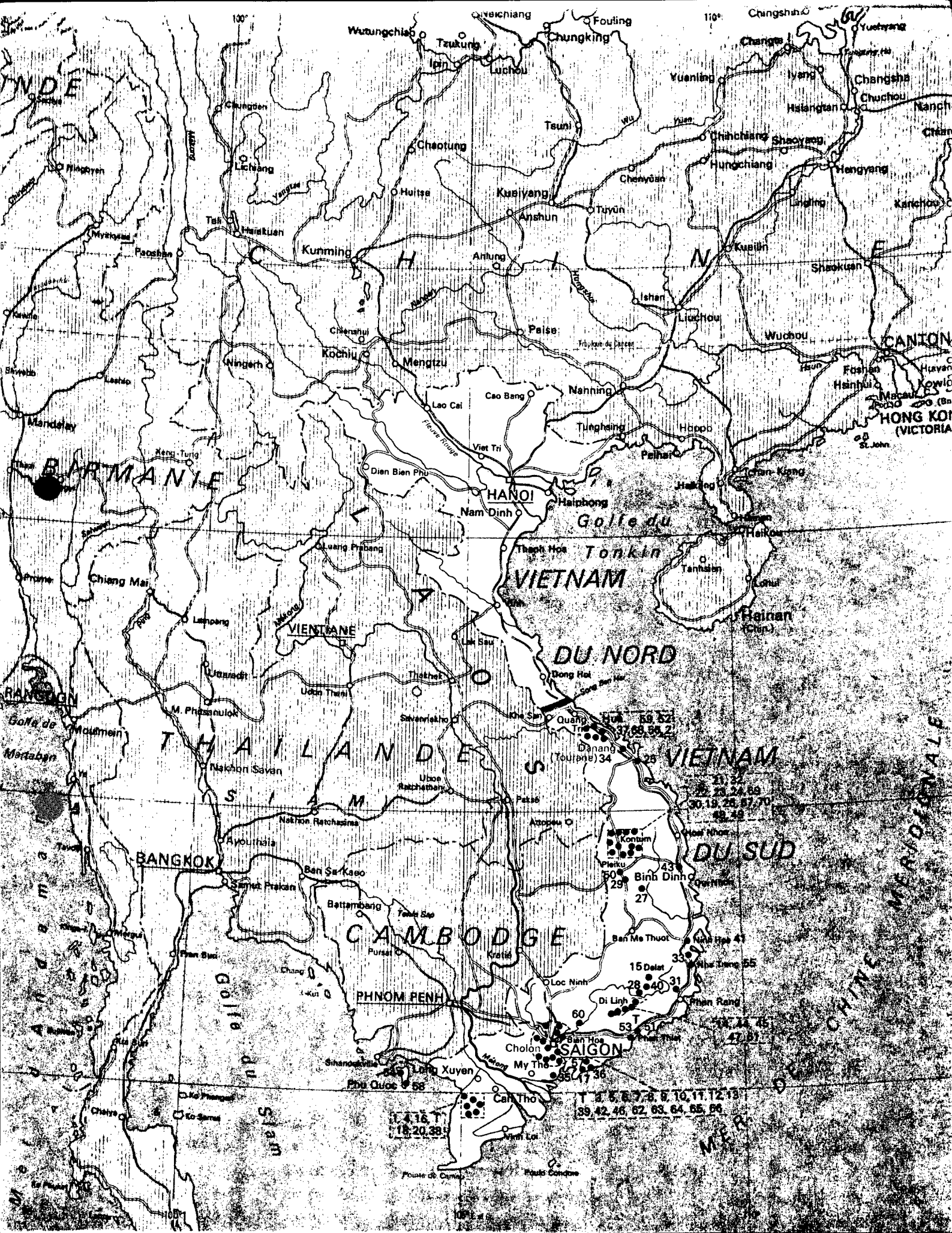
Reinhold Wepf

VIETNAM

DU DELTA DU MÉKONG AU SONG BEN HAI



Kummerly & Frey Editions Géographiques Berne



Couverture, recto: Jeune fille ramant près de Phan Thiet
verso: Palmes en forme de fenêtre gothique dans le delta du Mékong

Version française: MM. W. Voumard et M. F. Secretan

Photos en couleur: Dr Reinhold Wepf, Berne

Présentation graphique:

Kümmerly & Frey, Editions Géographiques, Berne

Photolitho, cartographie et impression offset quadrichromie:

Kümmerly & Frey, Ateliers graphiques, Berne

Composition et impression: Imprimerie Walter Fischer, Berne

Reliure: Atelier Gygax, Berne

© 1970 Kümmerly & Frey, Editions Géographiques, Berne

Imprimé en Suisse

Table des matières

D^r Reinhold Wepf, chirurgien, Berne

DU SONG BEN HAI AU DELTA DU MÉKONG

Mosaïque en bleu-nuit	9	La côte aux hirondelles de mer	39
Le faux rubis	15	Feux follets de la mer	42
Un nouveau jour s'éveille	18	Sur la route de Dalat	45
Les yeux insondables	20	Forêt vierge et massif montagneux	47
Les ombres du vert printanier	23	Riz, eau et palmiers	51
Hong Thap Tu	27	Le temple souterrain de Bouddha	53
Sablier or-soleil	30	Laotse et Koung fou-tseu	55
Ame romantique	33	Les autres religions du Viêt-nam	59
La ville du fleuve aux Parfums	35	La main du destin	62

Ton That Thien, professeur de sciences politiques, Saigon

LE VIËT-NAM BIMILLÉNAIRE — UN APERÇU HISTORIQUE

Descendants de dragons et de fées	65	La menace de l'Ouest	74
L'influence de la Chine	67	L'opposition à la domination française	77
La pression du Nord	69	L'influence de la France	79
Expansion au Sud	71	L'indépendance et ses conséquences	82

Peter Sager, directeur de l'Institut suisse de l'Est, Berne

IMPORTANCE POUR LE MONDE DU CONFLIT DU VIËT-NAM

L'axe est-ouest	88	La primauté de l'interdépendance	92
L'axe Moscou-Pékin	90	Confusion à propos du Viêt-nam	93
L'axe nord-sud	91		

Le Viêt-nam bimillénaire — un aperçu historique

Ton That Thien

DESCENDANTS DE DRAGONS ET DE FÉES

L'origine des Vietnamiens se perd dans la nuit des temps comme celle de la plupart des peuples. Mais comme d'autres aussi, les Vietnamiens se croient volontiers d'origine divine. On enseigne aux enfants du Viêt-nam qu'ils sont les descendants de dragons et de fées.

Les premiers souverains du Viêt-nam appartenaient à la dynastie légendaire des Hong-Bang dont les vingt empereurs régirent le pays pendant 2622 ans, soit de 2847 à 258 avant Jésus-Christ — chacun régnant pendant 150 ans! Les Vietnamiens sont rattachés par les Hong-Bang à Shen Nong, l'un des trois empereurs légendaires de la Chine. Les deux autres sont Fu-Hsi qui le précéda, et Huang Ti, son successeur. Ces trois souverains étaient eux-mêmes les descendants des neuf empereurs de l'humanité qui régnèrent ensemble 45 600 ans; ils avaient été précédés par les douze premiers empereurs du ciel et de la terre, dont chacun avait régné 18 000 ans. Au-delà des empereurs du ciel et de la terre était «Tao», l'éternel.

Le fondateur de la dynastie Hong-Bang fut De Minh, petit-fils de Shen Nong. Alors qu'il était en voyage d'inspection dans la province de Yun-nan, aujourd'hui chinoise, il rencontra une fée et l'épousa. Elle lui donna un fils du nom de Loc Tuc. De Minh partagea son royaume en deux, donnant le sud à Loc Tuc et le nord à De Nghi, un autre fils. Loc Tuc devint roi et régna sous le nom de Duong Vuong. Son royaume s'appelait Xich Qui (diable rouge) et s'étendait de Tung Tin au nord (célèbre lac de Chine situé au sud du Yang Tsé) jusqu'à Champa au sud (l'actuelle province de Nagh An). La frontière occidentale était la province de Setchouan; l'orientale, la mer de Chine. Cela se passait en 2879 avant Jésus-Christ.

Kinh Duong Vuong épousa la fille du roi Dongh Dinh, nommée Long Nu (dame dragon). Elle lui donna un fils, Sung Lam, qui succéda à son père sous le nom de Lac Long (roi des dragons). Sung Lam épousa Au Co, fille du roi De Lai, qui lui donna cent fils. Lac Long dit à son épouse: « Je descends des dragons et toi des fées. Ainsi ne pourrons-nous pas vivre longtemps ensemble. Conduis donc cinquante de nos fils dans les montagnes, je conduirai les cinquante autres vers la mer, au midi.» Lac Long fit de son fils aîné le roi de Van Lang. Celui-

ci régna sous le nom de Hung Vuong et choisit comme capitale Phong Chau, dans l'actuelle province de Vinh Yen, au Viêt-nam du Nord. Ainsi fut créé le Viêt-nam, qui fut connu longtemps sous son premier nom de Van Lang. Et voilà pourquoi les Vietnamiens tirent leur origine de dragons et de fées et ont pris le dragon comme symbole pour leur pays.

Les Hong-Bang n'appartiennent pas seulement à la légende; leur existence est officiellement légalisée par la reconnaissance de l'histoire d'un illustre personnage de leur temps. Le gouvernement de Saigon fête chaque année l'anniversaire de Phu Dong Thien, considéré comme le premier héros national vietnamien. Thien Vuong doit avoir vécu sous le règne du sixième roi Hung-Vuong. Il venait du village de Phu Dong, dans la province actuelle de Bac Ninh, au nord d'Hanoi. Le pays fut attaqué en ce temps-là par un ennemi puissant qui semblait invincible. Dans son désarroi, le roi lança un appel au peuple pour trouver un général qui battrait l'ennemi. Thien Vuong s'annonça. Le roi, surpris, manda le jeune garçon à la cour. Celui-ci demanda un cheval et une épée de fer. Lorsqu'on lui amena le coursier, il se redressa et grandit énormément. Il saisit l'épée, monta à cheval, marcha à l'ennemi et l'anéantit. Après sa victoire, il se rendit à la montagne Soc Son et disparut. En témoignage de reconnaissance, le roi lui fit ériger un temple commémoratif et le nomma Phu Dong Thien Vuong (dieu céleste de Phu Dong). On l'honore depuis ce temps-là et, chaque année, le jour de sa disparition, huitième jour du quatrième mois lunaire, une fête a lieu au village de Phu Dong. Thien Vuong a de plus été proclamé patron des forces armées vietnamiennes; au jour de sa victoire, décrétée fête nationale, des ministres d'Etat prononcent des discours et soulignent que l'histoire du Viêt-nam remonte à plus de 4000 ans.

Mais les historiens ne se contentent pas de telles légendes si vivement colorées. Ils tentent de trouver l'origine réelle du Viêt-nam et de son peuple à l'aide de faits. La première histoire du pays ne fut écrite qu'au XIII^e siècle, sous la dynastie Tran, et les premiers écrits mentionnant le Viêt-nam datent du III^e siècle. Le nom de Viêt-nam ne devint courant qu'en 1802, lorsque l'empereur Gia Long fonda la dynastie qui prit fin en 1945 avec Bao-Daï. Précédemment le mot «viêt» avait été employé pour la première fois au temps du roi Tien Hoang de la dynastie Dinh (168-980), qui appelait le pays Dai Co Viêt. Ce nom fut transformé en Dai-Viêt par Thanh Tong de la dynastie Ly. Les prétentions du Viêt-nam à l'indépendance furent longtemps repoussées par les souverains chinois qui ne lui accordaient que le rang de province. Nous y reviendrons plus tard. Comme nous l'avons déjà dit, la région située au sud du Yang Tsé passe pour la patrie première du Viêt-nam, bien loin au nord de ses frontières actuelles. Voici pourquoi: le Viêt-nam est le rameau latéral d'un état Yue, Bach Viêt (Pa Yue) qui s'étendait il y a plus d'un millénaire dans la région du nord du Si-Kiang (le fleuve occidental). Dans l'histoire de la Chine, on trouve une allusion à une ambassade de Viêt Thuong en 1109 avant Jésus-Christ; elle parlait une langue incompréhensible pour laquelle il fut difficile de trouver un interprète.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter beaucoup du fait que les Vietnamiens descendent tout au moins pour partie de populations qui vivaient au sud de la Chine et qui, au cours des temps et sous la poussée d'autres peuples plus puissants descendirent vers le sud, dans l'actuel Viêt-nam du Nord, où ils créèrent leur propre Etat.

De leur patrie d'origine, la vallée du fleuve Rouge, les Vietnamiens descendirent de plus en plus vers le sud, jusqu'à atteindre le delta du Mékong. Ce faisant, ils repoussaient les peuples d'origine indienne, Chams et Khmers, plus faibles, vers le sud. Ce processus, la célèbre « descente vers le sud » (Nam Thien), s'étendit sur neuf siècles. C'est en soi une épopée comme la marche vers l'ouest aux Etats-Unis. C'est le thème majeur et le fait le plus important de l'histoire du Viêt-nam.

Au cours de cette avance vers le sud, les Vietnamiens chassèrent les tribus autochtones. Ils se mêlèrent à elles, ou alors les repoussèrent dans les montagnes où elles vivent aujourd'hui encore une vie primitive. D'où le caractère ethnique mêlé des Vietnamiens. Aux traits mongoloïdes hérités de leurs ancêtres nordiques se mêlent les traits des races indonésiennes qui peuplaient autrefois les plaines du Sud et des races autochtones qui habitent aujourd'hui les montagnes: les mongoloïdes à peau claire (Muong, Man, Thô, Lolo, Thaï) du haut plateau du Viêt-nam du Nord et les Indonésiens à peau foncée (Rhades, Jaraï, Banar, etc.) des montagnes du Sud. L'origine des Vietnamiens explique l'existence dans la population d'un type clair et d'un type foncé, fait qui frappe chaque étranger. Ces types sont dus aux mélanges ancestraux plus ou moins accentués avec d'autres races. Les habitants du Nord sont en général plus clairs de teint que ceux du Sud, car ces derniers ont été en contact avec les races indigènes au moins trois siècles plus tôt.

L'INFLUENCE DE LA CHINE

Les Vietnamiens quittèrent le delta du fleuve Rouge où ils s'étaient installés d'abord il y a quelque deux mille ans, pour arriver jusqu'au delta du Mékong qui devint leur patrie il y a deux siècles. Au cours de cette longue marche le long de l'étroite plaine côtière, ils emportaient avec eux une culture marquée indiscutablement du sceau de la Chine. Cela n'a rien de tout d'extraordinaire: Jusqu'à la pénétration de l'Occident, la Chine était la dispensatrice de la plus importante civilisation d'Asie orientale, plus ancienne, plus rayonnante et plus avancée que tout ce que connaissaient les Vietnamiens. Aussi lui empruntèrent-ils sa culture, ses méthodes de travail, sa structure politique et sociale. Et grâce à ces emprunts mêmes, le Vietnam parvint à affirmer son indépendance face à la Chine, à vaincre les Etats méridionaux, les Chams, puis les Khmers, et à faire reculer les limites de la civilisation indienne, jusqu'au moment où l'Occident s'opposa à lui.

De Nam Kwan au nord, sur la frontière chinoise, jusqu'à la presqu'île de Camau qui pénètre au sud dans la mer de Chine, et jusqu'à la frontière du Cambodge à l'ouest, le paysage vietnamien est analogue au paysage de la Chine, et plus précisément de la Chine du Sud. Les villages, entourés de haies de bambous, s'étendent au milieu des champs de riz diaprés. De petites levées de terre de moins de trente centimètres de haut et à peine à moitié aussi larges servent de sentiers et divisent les champs en rectangles. Au milieu du village se dressent les temples destinés au culte des ancêtres. Les méthodes de culture et plus encore la vie quotidienne derrière les haies de bambous rappellent la Chine méridionale: le culte des ancêtres, la pratique des cinq vertus – Yen, Li, I, Chih, Tsin (humanité, politesse, fidélité, compréhension, sincérité) et des trois règles: respect des devoirs réciproques entre roi et sujet, époux et épouse, père et fils. Les vues sur le cosmos, la société, les hommes et leurs rapports entre eux, tout portait le sceau de la Chine, du confucianisme surtout qui, pendant près de deux millénaires, fut la philosophie en cours dans la vie privée et publique du Viêt-nam.

Il n'est plus apparent dans les villes ou dans les faits et gestes de la population, le confucianisme conditionne néanmoins la pensée et le comportement dans une mesure que la plupart des étrangers tiennent pour impossible et qui surprend même beaucoup de Vietnamiens. A la campagne, les traditions se perpétuent grâce aux paysans. Comme partout, ceux-ci ne s'adaptent que lentement, et c'est leur caractère propre d'être méfiants à l'égard de tout ce qui leur est étranger. Dans une économie agraire basée sur la culture du riz, qui dépendait si fort de la régularité des pluies, du soleil et des vents, donc d'un ordre de nature bien réglé, le confucianisme donnait aux paysans beaucoup de réponses le concernant lui-même, aussi bien que ses rapports avec le divin, le social et l'humain. Pour développer sa vie avec succès, le paysan avait besoin d'harmonie et d'ordre. Confucius prêchait l'harmonie et l'ordre dans la nature, la société, l'homme. Cette philosophie était donc satisfaisante pour les paysans. Il n'est pas étonnant que l'enseignement de Confucius ait régi le Viêt-nam si longtemps et probable qu'il régira encore longtemps les campagnes, jusqu'à l'avènement d'une nouvelle philosophie susceptible de convaincre absolument les paysans.

La culture et la civilisation chinoise furent apportées au Viêt-nam par les conquérants chinois. En l'an 111 avant Jésus-Christ, le royaume Nam-Viêt, que Trieu Da avait fondé en 208 avant Jésus-Christ, fut envahi et incorporé à la Chine sous la dynastie Han; il se composait de Au Lac (Viêt-nam du Nord) et du Nam Hai (région du Si-Kiang en Chine). Il devint la province Giao Chi et fut administré pendant 1050 ans par des fonctionnaires chinois en tant que partie de l'empire chinois. Les Vietnamiens tentèrent à plusieurs reprises de reprendre leur indépendance. Mais à part quelques insurrections suivies de brèves périodes de liberté, le pays resta fermement entre les mains de la Chine. Les fonctionnaires introduisirent bien sûr leurs méthodes de gouverner le pays; mais leur principal souci était le maintien de la préfecture de Giao Chi et l'exploitation la plus profitable des richesses du pays.

Certains gouverneurs se soucièrent pourtant de l'éducation et du bien-être des Vietnamiens. Aussi récoltèrent-ils la reconnaissance du peuple qui leur éleva des temples commémoratifs après leur départ. Tout comme aujourd'hui, c'était alors l'usage de reconnaître publiquement d'importants services reçus. L'un des gouverneurs chinois les plus actifs dont se souviennent les Vietnamiens fut Tich Quang (Si Kwang) qui, aux premières années de l'ère chrétienne, fit donner au peuple un enseignement de la politesse. Un autre fut Nham Dien (Jen Yen) qui enseigna à la population l'usage de la charrue, la culture du riz et les préceptes concernant le mariage. Si Nhiep (Che Sie), lui, gouverna de 187 à 226. Sous son administration, la paix et la sécurité régnèrent, bien que les temps fussent troublés. Il développa en particulier l'éducation et permit aux Vietnamiens d'atteindre un haut degré de culture. Nombreux furent ceux qui passèrent des examens avec succès. C'est depuis lors que l'on parle d'une histoire de la culture vietnamienne. Pour honorer leurs mérites, les Vietnamiens élevèrent Si Nhiep et Nham Dien au rang de rois, bien qu'ils ne fussent que de hauts fonctionnaires dans la hiérarchie chinoise.

C'est alors que deux Vietnamiens, Ly Tieh et Ly Cham, réussirent à passer les difficiles examens chinois et à obtenir des postes dans l'administration du grand empire. Durant cette longue période de domination chinoise, le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme furent introduits au Viêt-nam et les bases ainsi établies pour son développement culturel après qu'il eut recouvré l'indépendance au X^e siècle.

Trente-six ans après que Ngô Quyen eut secoué le joug chinois, le premier examen d'Etat avait lieu sous Nhan Tong de la dynastie Li (1075). L'année suivante, un collège d'Etat s'ouvrait et dix ans plus tard une université. Dès lors, le Viêt-nam vécut un grand épanouissement culturel. Certes, il était marqué du sceau de la Chine, mais le Viêt-nam suivait maintenant sa propre voie au point de vue de la culture, de la politique et de la technique. Il allait employer tout son savoir à s'opposer aux désirs d'hégémonie chinois.

LA PRESSION DU NORD

Au cours des 2175 ans d'histoire que nous lui connaissons, de 208 avant Jésus-Christ à 1967, le Viêt-nam a subi la domination française pendant 94 ans, de 1860 à 1954. De l'an 111 avant notre ère à 939 après Jésus-Christ et de 1407 à 1427, il a été pendant 1070 ans sous la coupe de la Chine. Après être devenu en 939 un Etat dans le sens propre du terme, il ne retomba sous l'hégémonie chinoise que pendant vingt ans, de 1407 à 1427. Le Viêt-nam ne fut cependant jamais libéré des pressions et fut toujours menacé de perdre sa souveraineté. Lorsque l'occasion se fut présentée en 1407 de reprendre le Viêt-nam, l'empereur Ming le remit au rang de province chinoise qu'il avait été 500 ans plus tôt. Les empereurs de Chine

refusèrent toujours jusqu'à 939 de traiter les souverains du Viêt-nam de *vuong* (rois). Le plus haut titre que ceux-ci portèrent avant cette date fut celui de *hau* (marquis). Le pays était officiellement appelé *quan* (district), *phu* (préfecture) ou *chau* (province). Ce n'est pas avant le règne de Thanh Tong de la dynastie Ly (1054-1072) que l'empereur de Chine reconnut le Viêt-nam (appelé alors Daï-Viêt) comme Etat, l'Etat du «Sud satisfait» (An Nam Quoc). Pendant les 1091 ans où le Viêt-nam fut libéré du joug chinois, les empereurs du pays durent acheter la paix par un tribut versé aux empereurs de Chine. Il leur fallait aussi reconnaître en ces derniers des suzerains, c'est-à-dire admettre officiellement la supériorité de la Chine. Si un souverain vietnamien s'était paré du titre d'empereur, se proclamant ainsi le pair de celui de Chine, cela aurait été l'équivalent d'un défi ou d'une déclaration de guerre. Lorsque Trieu Da ou Vu Vuong, de la dynastie Trieu (207-137 avant Jésus-Christ), se déclara empereur du Viêt-nam, il reçut aussitôt de l'empereur de Chine une lettre de blâme où on lisait ces lignes: «Votre territoire n'est pas grand. Vous ne pouvez pas vous y enrichir. Il vous est permis de régir le pays situé au sud de la montagne Linh. Mais vous persistez à vous intituler empereur. Si nous sommes tous deux empereurs et que vous vous refusiez à envoyer des messagers de soumission, ne sommes-nous pas alors des rivaux?...»

Les Vietnamiens reconnaissaient donc la suzeraineté chinoise et payaient tribut aux empereurs chinois, acceptant ainsi le statut d'infériorité, mais ils n'étaient pas prêts à d'autres concessions. Chaque tentative de domination et de conquête du pays et toute menace sur son indépendance provoqua une résistance active. Cette lutte ininterrompue contre la menace d'un voisin gigantesque pour le maintien de son existence d'Etat libre est caractéristique de la période précédant la pénétration européenne. Plus d'une fois les Chinois mirent leurs menaces à exécution.

Les succès des armées vietnamiennes repoussant un ennemi innombrable font partie des plus glorieux faits de l'histoire du pays. Les empereurs, impératrices et généraux qui commandèrent cette résistance couronnée de succès devinrent des héros nationaux et on éleva des temples en leur honneur. Les plus célèbres de ces héros sont: les reines Trung Trac et Trung Nhi, deux sœurs qui se dressèrent contre les Chinois et les chassèrent pour quatre brèves années au premier siècle (40-44); Trieu Au, une femme encore, qui lutta en 248 pour l'indépendance nationale; Ly Thuong Kiet, un général de la dynastie Ly, qui repoussa l'armée chinoise chargée de châtier le Viêt-nam pour son attitude rebelle et pénétra même en Chine en 1075. Trang Hung Dao, qui vivait au temps de la dynastie Tran, passe pour le plus grand général du pays. Avec 200 000 hommes seulement, il vainquit deux fois (en 1285 et 1288) sur terre et sur mer une armée de 500 000 soldats que l'empereur mongole Ogotaï avait envoyée pour punir l'empereur du Viêt-nam, qui ne voulait pas venir lui-même à Pékin pour payer son tribut. Le Loi était un paysan qui dressa le peuple contre l'empereur Ming et gagna un royaume. Il mena dix ans (1418-1427) une lutte inexorable pour délivrer le pays du joug

étranger. Nguyễn Huệ, appelé aussi le roi Quang Trung, était de la trempe de Tran Hung Dao. Non seulement il anéantit en 1788-1789 une puissante armée chinoise, mais il envisagea de reconquérir les deux provinces du Kouang-si et du Kouang-toung qui avaient formé la partie nord du royaume Nam-Viêt au temps de Trieu Da, au II^e siècle avant notre ère. On lit les noms de ces héros sur les plaques qui désignent à Saigon et dans d'autres villes du pays les places, les rues et les monuments publics. Nguyễn Huệ fut le dernier à faire la guerre à la Chine. Plus tard, le Viêt-nam se trouva menacé d'un nouveau danger venant d'une autre direction.

Comme les empereurs du Viêt-nam savaient qu'à la longue leur minuscule pays serait vaincu par le colosse chinois, ils ne s'engagèrent dans la guerre qu'à la dernière extrémité. C'était la tâche de la diplomatie de maintenir la paix avec la Chine et d'assurer ainsi l'indépendance du pays. Chaque fois que les généraux vietnamiens avaient battu l'armée des envahisseurs chinois, les souverains vietnamiens s'excusaient et s'affirmaient prêts à reconnaître la suzeraineté de la Chine et à payer tribut. Ils préparaient ainsi à leur grand voisin la voie menant à une paix honorable. La Chine ne perdait pas la face et pouvait se retirer sans honte, au lieu de devoir monter une nouvelle campagne militaire onéreuse et d'issue peu certaine, qui aurait eu de plus des conséquences de politique intérieure.

Un habile équilibre de guerre et de diplomatie, d'incessante vigilance et de ferme volonté de s'opposer à des prétentions d'hégémonie étrangères permirent aux empereurs du Viêt-nam de maintenir l'indépendance de leur pays et son existence comme pays à statut particulier pendant plus de mille ans après sa fondation en l'an 939 après Jésus-Christ. Si le Viêt-nam a défendu son indépendance politique avec opiniâtreté, il n'a cependant pas seulement accepté la civilisation chinoise, il l'a importée volontairement. Il en a gardé les structures politiques et sociales tout au long de la longue route menant du delta du fleuve Rouge à celui du Mékong. Au cours de cette marche vers le sud (Nam Tien), les frontières de la culture indienne furent repoussées de plus en plus loin. C'est là le deuxième trait caractéristique de l'histoire du Viêt-nam.

EXPANSION AU SUD

Au sud de Nhat Nam (Je Nan), le district le plus méridional du Giao Chi, s'étendait le Champa, royaume dont le nom de Lin Yi (en vietnamien: Lam Ap) apparaît pour la première fois dans les annales chinoises au II^e siècle après Jésus-Christ. Ce royaume était assez puissant pour entreprendre de nombreuses incursions dans le territoire du Giao Chi, ce qui inquiétait beaucoup les gouverneurs de cette région. Mais alors les Chinois étaient responsables de la paix et de la sécurité sur la frontière méridionale. Ce n'est que lorsque le Viêt-

nam fut devenu indépendant en 939 sous Ngo Quyên qu'il se saisit de ce problème. Celui-ci ne concernait pas uniquement la frontière sud: les Chams étaient non seulement de bons guerriers, mais aussi d'excellents marins, et leurs incursions portaient souvent loin dans le nord. La répétition de ces agressions et des discordes chez les Chams amenèrent des troupes vietnamiennes sur le territoire cham. Ce fut pour le Viêt-nam l'occasion de s'étendre au sud et de trouver des terres nouvelles pour une population croissante, soumise sans cesse à la pression de la Chine dans les étroites plaines côtières pressées entre la mer à l'est et les montagnes à l'ouest.

Les souverains vietnamiens eurent d'abord une attitude défensive; mais ils furent bientôt en mesure de mettre fin à cette menace venant du sud en tentant de détruire la puissance militaire cham. Ils passèrent à l'attaque. Cela devenait d'autant plus important que la lutte entre les princes Trinh et Nguyễn avait amené, à la fin du XVI^e siècle, une division du pays en deux le long du 20^e parallèle. Il ne restait rien d'autre à faire aux Nguyễn que de s'étendre vers le sud, afin d'obtenir une meilleure position de force pour leur longue lutte contre leurs rivaux du Nord.

Le royaume Champa n'était cependant pas très différent du Viêt-nam du Sud d'alors. Il se composait aussi d'une série de bandes côtières étroites. C'est derrière le Champa que se trouvaient les vastes plaines fertiles dont avait besoin une population croissante. Aussi la pénétration des Vietnamiens dans le delta du Mékong fut-elle inévitable. Ces territoires appartenaient alors à Chen La (en vietnamien Chan Lap), l'actuel Cambodge. Celui-ci avait été un empire puissant entre le VII^e et le XII^e siècle – l'empire Fou Nan. Il était sur son déclin lorsque les Vietnamiens en atteignirent les frontières au XVII^e siècle. Ils lui prirent la plus grande partie de l'actuel Viêt-nam du Sud.

La marche vers le sud (Nam Tien) s'était étendue sur près de huit siècles. Partant des frontières méridionales de Nge An, frontières du Viet-nam au X^e siècle, elle commença en 982 sous la dynastie Lê et ne se termina qu'avec l'occupation de la Cochinchine par les Français en 1860. Mais les frontières méridionales actuelles du Viêt-nam avaient déjà été atteintes en 1759. Au cours de 584 ans, le Champa avait été peu à peu incorporé au pays. La première cession de territoire d'un roi cham eut lieu en 1069 et le dernier reste de Champa fut occupé en 1653. De 1658 à 1759, le Viêt-nam conquiert le delta du Mékong.

Les Chams ne furent certes pas faciles à vaincre. Comme on vient de le voir, il fallut six siècles pour détruire leur puissance. Les premières luttes importantes de la fin du X^e et du début du XI^e siècle n'amènèrent pas d'annexion de territoire. Au cours de la campagne la plus importante de ce temps, l'empereur Thai Tong, de la dynastie Ly, descendit de Thang Long (aujourd'hui Hanoi) jusqu'à la capitale septentrionale des Chams dans la région de Huê. Mais en 1069, les territoires qui forment aujourd'hui Quang Binh et Quang Tri furent offerts à l'empereur Thanh Tong de la dynastie Ly, en échange de la libération du roi des

62 Palais de l'Indépendance, résidence présidentielle à Saigon

63 Image de la rue, Saigon

64 Rires malgré la pauvreté dans les faubourgs de Saigon

65 Femmes travaillant à la réfection des rues à Saigon

66 A la fontaine, dans un quartier pauvre de la capitale

Chams, fait prisonnier au cours d'une expédition punitive. Le souverain du Viêt-nam avait poussé celle-ci jusqu'à Vijaya (aujourd'hui Qui Nhon), capitale méridionale du Champa, qu'il laissa piller. En l'an 1307, l'empereur Anh Tong, de la dynastie Tran, obtint le territoire de Thuan Hoa (région actuelle de Huê), en échange d'une princesse royale Huyen Tran, donnée comme épouse au roi des Chams, Che Man, malgré la violente protestation de la cour et la réprobation publique. On appela cette alliance d'une princesse vietnamienne avec un roi cham un alliage d'or et de plomb. Ceci dans l'intention de marquer la supériorité du Viêt-nam sur le Champa.

Un nouveau roi cham, énergique, Che Bong Nga, secoua les siens. Sous sa conduite, ils pénétrèrent au Viêt-nam de 1360 à 1390, pillèrent Thang Long en 1370 et 1377, puis en 1378, poussant leurs raids à travers le pays sans être inquiétés, «comme si le pays eût été désert», écrivit un historien vietnamien. Che Bong Nga était la terreur de l'empereur, de la cour et du peuple vietnamien tout entier. Le pays n'en fut délivré que lorsqu'il mourut en 1390 par la trahison d'un domestique. Très peu après, en 1402, l'empereur Qui Ly, de la dynastie Ho, occupa les actuelles provinces de Quang Nam et de Quang Ngai et y établit des paysans pauvres. En 1470, Thanh Tong, de la dynastie Le, vainquit Tra Toan, roi des Chams, qui tentait de s'allier avec les Ming contre le Viêt-nam. Pour affaiblir le Champa, Thanh Tong le subdivisa en trois petits royaumes. Ils tombèrent aux mains du Viêt-nam sous les princes Nguyen. En 1611, la ville de Phu Yen fut fondée, en 1653 Dien Khanh (aujourd'hui Khanh Hoa) et enfin Binh Thuan en 1697. Mais dès 1653, le Champa avait cessé d'exister – il n'en subsistait plus d'ailleurs qu'une petite région située au sud de Phan Rang. D'une nation autrefois puissante, il ne restait que quelque 50 000 âmes – comme aujourd'hui encore – dans la même région. On retrouve à Quang Nam, Nha Trang, Phan Rang des vestiges de cette civilisation.

Cinq ans seulement après la fondation de Dien Khanh et vingt-quatre ans avant l'anéantissement du Champa, soit en 1658, les premiers Vietnamiens s'implantèrent à Bien Hoa en territoire cambodgien, au cours de leur recherche de terres fertiles.

Le Viêt-nam du Sud actuel tomba entre 1658 et 1759 aux mains des Nguyen, car les divers prétendants au trône cambodgien se combattaient et le Cambodge était en guerre avec la Thaïlande. Dans ce conflit on recourut aux Nguyen. Et chaque fois ils furent remerciés de leur intervention par la cession d'un lambeau de territoire.

Par ailleurs, les souverains du Cambodge, moins puissants, acceptèrent la suzeraineté du Viêt-nam, ce qui assurait aux Vietnamiens la possibilité de s'installer sur territoire cambodgien. Ce droit fut également accordé aux Chinois qui par fidélité aux Ming refusaient la suzeraineté des Tsing et se réfugiaient au Viêt-nam. Ils se sont notamment fixés à My Tho et Ha Tien, avec l'accord des princes Nguyen. Les Vietnamiens atteignirent en 1679 Gia Dinh et My Tho, en 1708 Ha Tien et en 1759 Vinh Long Sadec et Chau Doc. Au cours du

règne de l'empereur Minh Mang (1820-1840), la plus grande partie du Cambodge fut occupée et nommée Tran Tay Thanh (la région occidentale). Elle fut directement soumise à l'administration vietnamienne. Mais les Cambodgiens luttèrent courageusement pour la reconquête de leur pays. La guerre s'éternisait. Par souci de paix, Thien Tri (1841-1847), successeur de Minh Mang, reconstitua le royaume du Cambodge, comme vassal du Viêt-nam, dont les nationaux se retirèrent dans la province nommée An Giang aujourd'hui. Telle était la situation en 1860, lors de l'apparition des Français, qui sauvèrent ainsi le Cambodge du sort du Champa. L'attitude actuelle hostile du Cambodge à l'égard du Viêt-nam date de ces temps troublés.

A l'ouest, au-delà de la chaîne annamite, le Laos tomba aussi sous l'influence vietnamienne. Les régions de Sam Neua, Tran Ninh, Cam Mon et Savannakhet devinrent des protectorats du Viêt-nam. Pour ne pas être attaqués par le Siam, les divers souverains du Laos cherchèrent d'eux-mêmes la protection du Viêt-nam. Cela explique l'absence d'hostilité ouverte envers le Viêt-nam aujourd'hui, contrairement à l'attitude du Cambodge.

Jusqu'à la conquête française dans la deuxième partie du XIX^e siècle, le Viêt-nam était l'Etat le plus puissant de toute la péninsule indochinoise. Bien que l'empereur de Chine ne reconnût au souverain vietnamien que le titre de roi (Vuong) et au pays le statut de royaume (Quoc Vuong), Gia Long et ses successeurs s'intitulèrent empereurs, et Minh Mang éleva le pays au titre d'empire en le nommant Dai Nam (Grand Viêt-nam).

LA MENACE DE L'OUEST

Alors même que le Viêt-nam venait d'atteindre l'apogée de sa puissance et de sa gloire sous l'empereur Minh Mang, l'intervention d'une nation occidentale – la France – commençait. L'incapacité de Minh Mang et de ses successeurs Thieu Tri et Tu Duc (1848-1883) de s'opposer à cette menace (1841-1847) fit perdre au Viêt-nam son indépendance. Le pays tomba sous la domination occidentale.

Les premiers vaisseaux européens atteignirent l'Extrême-Orient au XVI^e siècle. Les Portugais étaient arrivés dans les eaux indiennes à la fin du XV^e. En 1510, ils s'installèrent à Goa, en 1511 ils occupaient Malacca, et abordaient en Chine en 1516.

Hollandais, Anglais, Français et Espagnols les suivirent. En ce temps-là, les princes Trinh et Nguyễn se disputaient le pouvoir au Viêt-nam. Les Européens se mêlèrent à ce conflit, dans l'espoir d'obtenir du vainqueur des privilèges. Les Portugais et les Néerlandais, premières puissances européennes sur place et rivales dans les mers orientales, soutinrent les princes en guerre. Les Hollandais prirent le parti des Trinh, au nord, et les Portugais celui des Nguyễn, au sud. Mais les Portugais furent chassés des mers orientales par les Hollandais, qui durent

à leur tour céder la place aux Anglais. Ils se satisfirent alors des régions méridionales et se créèrent un empire en Indonésie. Les Britanniques étant occupés à coloniser les Indes et à y affermir leur puissance, cela ouvrait pratiquement aux Français la voie du Viêt-nam. Chassés des Indes par les Anglais, ils en profitèrent abondamment.

Du XVI^e au XVIII^e siècle, les intérêts français au Viêt-nam furent surtout de nature missionnaire. Le commerce était de faible importance, car le Viêt-nam n'avait que peu de choses à offrir à l'Occident, à part un peu de riz, de soie et de sucre. Les marchandises françaises, poudre à canon et armes à feu exceptées, n'intéressaient pas les souverains du Viêt-nam. Les Trinh, comme les Nguyễn étaient tolérants à l'égard de la religion catholique qu'introduisaient dans le pays des missionnaires français, les Nguyễn étant plus larges que les Trinh. De ce fait, les missionnaires s'intéressaient plus au Sud qu'au Nord. Les princes Nguyễn n'avaient de leur côté rien à perdre, tout au contraire. L'évêque d'Adran, Pigneau de Béhaine, que les Vietnamiens appelaient Ba-Da-Loc, aida Phuc Anh, un prince Nguyễn, à reconquérir le pays et monter sur le trône en 1802, après qu'il eut été chassé par la révolte des Tay Son et se fut enfui au Siam.

Néanmoins, même un missionnaire tel que Pigneau n'était pas exclusivement intéressé à l'extension du catholicisme. Alors que les commerçants français cherchaient des marchés et les militaires des bases, il espéra obtenir des avantages territoriaux pour la France. Et comme ses compatriotes, il porta les yeux sur Tourane, que tous considéraient comme le port le meilleur et le plus sûr du Viêt-nam. Les Français s'efforcèrent pendant un demi-siècle de s'emparer de cette base maritime par ruse ou par force. De malheureux hasards firent échouer les efforts des diplomates. Pigneau avait été envoyé par le prince Phuc Anh en ambassade auprès de Louis XVI pour lui demander de l'aide contre ses ennemis, les Tay Son. Il reçut par traité une aide militaire insignifiante pour le Viêt-nam en novembre 1787. Le prince, en échange, accordait aux missionnaires la libre diffusion de leur foi et cédait à la France le port de Tourane. Mais la France ne remplit pas ses engagements. Lorsque Nguyễn Anh eut vaincu les Tay Son avec l'aide de Pigneau, il n'avait plus que faire d'un pareil traité. Il fut même enchanté qu'il fût devenu caduc. D'ailleurs, Louis XVI était entre temps mort guillotiné.

Nguyễn Anh créa une nouvelle dynastie et monta sur le trône en 1802 sous le nom de Gia-long. Il avait peu de sympathie pour la foi catholique, surtout parce qu'elle n'admettait pas le culte des ancêtres, essentiel pour les Vietnamiens. Il n'empêcha cependant pas les missionnaires de propager leur foi: c'était essentiellement à un prélat catholique qu'il devait son accession au trône. Comme l'évêque et les Européens formant sa suite étaient des Français, il garda sa sympathie à la France. Il était cependant au courant de l'évolution au Siam et à Malacca; il connaissait aussi les visées impérialistes de l'Occident et le danger que courait son pays. Il était inquiet pour son empire et choisit de ce fait pour héritier Minh Mang, le fils

d'une concubine et pas le prince Cahn, qui mourut sans atteindre sa maturité. Minh Mang était connu pour son hostilité à l'Occident.

Ce choix s'avéra funeste. Minh Mang et ses deux successeurs Thieu Tri et Tu Duc poursuivirent une politique de strict isolement de l'Occident. Ils interdirent le catholicisme et se refusèrent à entrer en rapport avec les pays de l'Ouest, et cela au moment où ces nations étaient résolues à développer les missions et leurs relations avec l'Orient, de gré ou de force. Tout comme son père, Minh Mang s'opposa au catholicisme. Cette religion enseignait à donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, elle minait l'Etat vietnamien, fondé sur la fusion des puissances divine et impériale. De plus, certains missionnaires appuyaient les révolutionnaires et pratiquaient l'espionnage au profit des amiraux français qui tentaient de prendre pied au Viêt-nam. Et ainsi un édit de Minh Mang de 1825 interdit-il sévèrement le catholicisme. Ce qui devait entraîner une intervention directe de la France au Viêt-nam. Des missionnaires français pénétrèrent au Viêt-nam, violant ainsi l'édit; ils furent sévèrement punis, de même que les Vietnamiens qui confessaient la foi nouvelle. Les missionnaires demandèrent à la France une aide que les amiraux de la flotte accordèrent volontiers, avec ou sans l'approbation de Paris. Tourane les attirait, et ils craignaient de voir les Anglais occuper le pays avant eux. Non seulement ils étaient prêts à accorder leur protection aux missionnaires, mais aussi à montrer leur force et à sauver les prêtres menacés; ils occupèrent le pays et mirent la France devant le fait accompli.

Tourane fut bombardée en 1847 et prise en 1859; Saigon fut occupé en 1860 et tout le Viêt-nam du Sud au cours des six années suivantes. En 1872, Hanoï fut pris d'assaut, en 1883 tout le nord du pays. Entre temps, la France avait opté pour une politique impérialiste expansionniste pour des raisons économiques et sentimentales. Napoléon III s'était décidé en 1857 à une intervention au Viêt-nam, par amabilité pour l'Eglise catholique. Après l'occupation de Saigon en 1860, le Ministère des colonies et de la marine mit plus de poids sur la première que sur la seconde de ces attributions. Après 1883, ce furent essentiellement des intérêts économiques français qui firent adopter une politique coloniale énergique. Aussi ne fut-on pas surpris de voir la Chambre des députés voter l'établissement d'un protectorat français sur le Viêt-nam, disposée qu'elle était à y engager les moyens financiers et politiques nécessaires.

Mais avant même que le protectorat français sur tout le pays eût été formellement sanctionné par le Traité du 25 août 1883, le sort du Viêt-nam était scellé. Ses souverains avaient négligé de le conduire à la rencontre du progrès ou alors de n'offrir aucun prétexte d'intervention aux puissances occidentales. Le Japon, sous l'empereur Meiji, et le Siam, sous le roi Mongkut, avaient compris cela.

La France fut occupée par les guerres napoléoniennes de 1802 à 1815. Puis vinrent une série de gouvernements soit anticléricaux, soit soucieux de ne pas troubler les relations anglo-

françaises. De 1853 à 1856, ce fut la guerre de Crimée. De 1856 à 1859, la France fut engagée en Chine et, hors l'aventure mexicaine de Napoléon III, elle fut occupée en Europe de 1860 à 1883. Les souverains du Viêt-nam auraient eu le temps nécessaire de moderniser et de réorganiser le pays, comme de renforcer la défense, l'économie et l'administration. Mais tout cela fut négligé.

Gia Long et ses successeurs espéraient que la Chine leur apporterait aide et conseil, selon la tradition millénaire. Mais les canonnières venues de l'ouest ne s'arrêtèrent pas au seuil de la Chine, et le gouvernement de ce pays dut accepter les humiliantes conditions des Occidentaux. Alors que le Japon envoyait en Europe des étudiants y apprendre les nouvelles méthodes de guerre, de production et de gouvernement et faisait venir des techniciens et des capitaux étrangers, les empereurs vietnamiens butés fermèrent leur pays aux Européens en leur tournant le dos. Ils étaient encouragés dans cette attitude par la cour, composée de fonctionnaires élevés uniquement dans la tradition confucianiste et de mandarins aussi bornés qu'eux. L'empereur et la cour ayant négligé de prendre assez tôt la bonne voie, le pays ne disposa ni des connaissances ni des moyens nécessaires pour empêcher les entreprises des Français et éviter finalement la défaite et la domination étrangère.

L'état de sous-développement et de pauvreté dans lequel se trouve aujourd'hui le pays provient de ce que les gouvernements impériaux faillirent à prendre au bon moment la juste décision. Une réforme fondamentale de l'enseignement, introduisant l'étude des sciences, de la technologie et des langues modernes à côté de la philosophie confucianiste, de l'éthique et de la littérature était indispensable. Il aurait fallu adapter les structures politiques et sociales aux besoins des temps nouveaux. La création d'une armée et surtout d'une flotte modernes et puissantes étaient d'une nécessité vitale. Il est évident que la France dut à son artillerie et plus encore à sa mobilité sur mer d'avoir pu engager partout ses troupes le long d'une côte longue de 1500 milles et conquérir le Viêt-nam avec 3000 hommes.

L'OPPOSITION À LA DOMINATION FRANÇAISE

Comme on pouvait le prévoir, la résistance à l'occupation française commença tout de suite. Saïgon fut pris en février 1859. Mais il fallut treize ans pour avoir les six provinces du Sud bien en mains. Les Français se heurtaient partout à une résistance généralisée. Ce n'est qu'en 1867 que cessa la guérilla. Et il fallut encore cinq ans pour organiser l'administration et éliminer les restes du soulèvement. L'occupation du Nord débuta en 1872 avec la prise de Hanoï et ne se termina qu'en 1883, et ceci uniquement par la capitulation de l'empereur à Huê. Celle-ci ne fut pas la conséquence de l'occupation de tout le pays, mais de la menace des Français d'appuyer les rebelles et de rétablir dans le Nord la dynastie Le. Par le Traité

d'août 1883, qui fut ratifié en juin 1884, l'empereur Tu Duc céda à la France tout le Viêt-nam du Sud, avec les villes de Tourane, Haïphong et Hanoï, et plaça le reste du pays sous protectorat français.

Malgré la capitulation de l'empereur, la lutte se poursuivit contre cette domination française imposée de force. Elle fut dirigée par les mandarins, qui refusaient de reconnaître la décision de la cour. Un groupe d'entre eux, sous la direction des lettrés Tran Tan et Dang Nhu Mai de Nghe An, poussèrent les autres lettrés et le peuple à la résistance en 1874. Ce mouvement, nommé Van-Than, réunit sous sa bannière quelque 3000 personnes. Sa proclamation disait: «Bien que la cour impériale ait fait la paix avec la France, les Vietnamiens qui se respectent refusent de l'accepter. Il nous faut donc exécuter tous les catholiques, puis chasser les Français, pour sauvegarder notre civilisation millénaire.» Il fallut six mois pour réprimer cette révolte. Après la mort de l'empereur Kien Phuc en 1884, les ministres Nguyen Van Tuong et Ton That Thuyet mirent sur le trône un prince de douze ans, Ung Lich, sous le nom de Ham Nghi comme régent. En 1885, Thuyet donna le signe de l'attaque de la garnison française. Il était humilié et aigri, car le résident français et un général en visite avaient, à son sentiment, insulté son pays et lui-même. L'attaque fut repoussée. Thuyet dut emmener le jeune empereur hors de la ville et le cacher dans la province de Quang Tri. Ce fut le début d'un mouvement national Can-Vuong qui s'étendit à tout le Viêt-nam et ne s'éteignit qu'en 1888, lorsque Ham Nghi fut fait prisonnier et envoyé en exil en Algérie. Le mandarin Phan Dinh Phung fomenta en 1889 une révolte qui dura jusqu'en 1895. Un autre soulèvement fut organisé en 1884 dans le Nord par De Tham. Les Français le considéraient comme un pirate, les Vietnamiens le vénéraient comme patriote et une des rues principales de Saigon porte son nom. Cette sédition dura jusqu'en 1913. En 1916, une nouvelle révolte fut montée au nom de l'empereur, âgé de 16 ans, par un groupement nationaliste sympathique au Japon; il portait le nom de Dong Kinh Nghia Thuc et ses pères spirituels étaient Phan Boi Chau et Phan Chu Trinh. Elle échoua par trahison et l'empereur Duy Tan fut envoyé en exil dans l'île de la Réunion, dans l'océan Indien.

Après l'échec de la révolte de 1916, la direction du mouvement passa de la main des lettrés confucianistes dans celle de jeunes révolutionnaires qui cherchaient idées et appuis en Chine, au Japon ou en Russie soviétique. En 1927, Nguyen Thai Hoc, âgé de 26 ans, créa le Viêt Nam Quoc Dan Dang (VNQDD), mouvement correspondant au Kuo-Min-Tang chinois de Sun Yat Sen. En 1930, le parti communiste indochinois lui succéda sous la direction de Nguyen Ai Quoc (aujourd'hui Hô Chi Minh). Celui-ci avait alors 40 ans. Une révolte du VNQDD contre l'occupant fut réprimée cette même année. Les chefs furent pris et exécutés (comme Nguyen Thai Hoc) ou ils s'enfuirent en Chine. Ils forgèrent là de nouveaux plans de libération du joug français avec des communistes vietnamiens, formèrent des cellules en Chine et envoyèrent des agents au Viêt-nam pour soulever la population. Cette agitation se

poursuivit jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Elle grandit même pendant les hostilités; le désarmement de l'armée française par les Japonais en mars 1945 et la défaite japonaise cinq mois plus tard lui donnèrent une énorme impulsion.

Ces mouvements révolutionnaires causèrent beaucoup de soucis à l'administration française; ils étaient toutefois trop faibles pour menacer le régime colonial. Après l'exil de Ham Nghi en 1888 et le remplacement de Duy Tan par l'empereur pacifiste Kong Khanh (grand-père de Bao-Dai) en 1916, la souveraineté française put être considérée comme assurée. Phan Dinh Phung était mort en 1895, De Tham en 1913. Le mouvement national atteignait un point bas et la France pouvait commencer d'affermir l'administration et de développer l'économie. Bien qu'une partie du pays continuât de s'opposer à la puissance coloniale, une autre partie s'en accommoda et s'adapta. Curieusement, nombre de nationalistes de l'après-guerre qui se joignirent aux mouvements révolutionnaires souterrains appartenaient à ce deuxième groupe. Ils avaient appris des Français les sciences, la technique et l'histoire et se servirent de leurs connaissances pour secouer le joug étranger, tout comme leurs aïeux avaient utilisé mille ans plus tôt les techniques de la Chine pour repousser l'invasion par celle-ci et assurer leur indépendance.

INFLUENCE DE LA FRANCE

Alors que les autorités françaises liquidait encore les vestiges de la rébellion nationaliste, elles prenaient en mains le développement économique du pays. L'Union indochinoise fut créée en 1887. Les trois parties du Viêt-nam que l'on appelait alors Cochinchine, Annam et Tonkin, furent unies au Cambodge et placés sous la juridiction d'un gouverneur général. Le Laos y fut adjoint en 1893. Dès lors, le développement économique du pays fut rapide. Il est clair que les intérêts français avaient la primauté, et le Sud fut naturellement mis en valeur en premier et le plus intensivement. Ce n'était pas seulement une colonie administrée par la France comme un de ses départements: c'était pour ses richesses que la France avait été amenée à l'occuper en 1860. On construisit des routes et des canaux, des ports, des chemins de fer et des villes. Des mines furent ouvertes, des plantations de riz, de thé, de café et de caoutchouc mises en exploitation, des fabriques furent créées. Cela se fit à grands frais pour le Viêt-nam. Nombre de gens y perdirent la vie, le travail était mal payé, le peuple humilié. Mais lorsque la France quitta le pays en 1954, ces investissements représentaient le capital tangible dont bénéficia le pays. Une administration forte et capable était indispensable au développement du pays. Pour la mettre sur pied, il fallait des écoles pour former des fonctionnaires et des techniciens indigènes. La langue d'enseignement était naturellement le français. Au début, on ne toucha pas au système d'éducation vietnamien traditionnel, qui reposait

sur les enseignements des trois philosophies orientales – le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme. L'administration coloniale française créa simplement un système parallèle de culture mélangée, dit «enseignement franco-indigène», où l'on employait aussi bien le français que le Quoc Ngu (vietnamien romanisé). Mais l'enseignement traditionnel vietnamien, qui exigeait tous les trois ans une épreuve en écriture chinoise, fut supprimé après la Première Guerre mondiale. Les derniers examens d'Etat et de doctorat vietnamiens eurent lieu en 1920. Dès lors, les étudiants vietnamiens durent faire des examens français. La langue française devint aussi bien la langue officielle du pays que sa langue de travail. Les Vietnamiens ne purent atteindre un niveau supérieur de culture qu'en la possédant parfaitement. Ils n'avaient pas le choix. Mais, à long terme, ce fut plutôt un gain qu'une perte pour le pays. Ce n'est qu'en apprenant une langue occidentale que les Vietnamiens pouvaient acquérir les connaissances nécessaires pour briser la domination française. La langue vietnamienne y était impropre.

De fait, les Vietnamiens s'étaient voués déjà deux décennies auparavant à l'étude des sciences occidentales. Le mouvement Dong-Kinh-Nghia-Thuc déjà cité avait été fondé dans ce but. L'enseignement devait se donner en japonais, car Tokyo avait été choisi comme quartier général du mouvement d'indépendance nationale. Deux cents étudiants vietnamiens y fréquentaient des écoles japonaises, avant d'être obligés de quitter le pays en 1907. Le prince Cuong De fréquenta lui-même d'abord une académie militaire à Ushigome avant d'entrer à l'Université de Waseda. Les Vietnamiens se rendaient compte que la connaissance des sciences et des techniques de l'Occident était nécessaire pour chasser les Français. Ils décidèrent d'utiliser toutes les possibilités que leur offrait l'administration coloniale. Des membres du Dong-Kinh-Nghia-Thuc avaient même amené les Français à ouvrir une université au Viêt-nam pour fournir aux leurs un enseignement supérieur.

Ce n'était pas seulement une question de langue; on voulait aussi vivre à l'occidentale. Le vêtement traditionnel – turban noir et longue robe – fut abandonné par des gens de plus en plus nombreux; on s'habilla à l'européenne, porta les cheveux courts, et la jeune génération notamment vécut à l'occidentale en abandonnant beaucoup d'anciennes coutumes au nom du progrès. Vers 1930, beaucoup de familles commencèrent à envoyer leurs fils faire des études en Europe; ceux-ci accélérèrent le processus à leur retour au pays. L'empereur Khai Dinh rompit avec la tradition, alla à l'étranger – en France – et son fils Bao-Daï reçut toute son éducation à Paris.

Les femmes elles-mêmes s'associèrent à cette tendance. Les dents laquées noires disparurent peu à peu, de même que les longs cheveux et la discrétion dans la forme et la couleur des vêtements. On vit et entendit de plus en plus les femmes hors de leur demeure. Quelques-unes firent des études de droit, de médecine et de sciences, ce que leurs mères et grand-mères eussent évité de faire. Elles se mirent à porter des robes nouvelles, audacieuses, comme aussi

- 67 Tombe française de la période coloniale près de Kontum
- 68 Portail du château royal à Hué
- 69 La maison communale dans les villages du haut-pays
- 70 Ecolières sous les arbres de feu, prélude aux grandes vacances

à danser en public. D'aucunes même firent de la bicyclette, au grand effroi des hommes, et se mirent à porter des costumes de bains à l'européenne. Des mariages de plus en plus nombreux se firent sans l'intermédiaire des parents. Tout ceci témoignait d'une évidente rupture avec la tradition.

La société vietnamienne s'est donc transformée de manière très importante au cours d'un quart de siècle. Les Français étaient les seuls Européens avec lesquels les Vietnamiens entraient en contact chez eux; n'étant d'autre part autorisés à aller qu'en France, leur occidentalisation ne pouvait être que francisation. Ce cours des choses prit une ampleur considérable lorsque pendant la Deuxième Guerre mondiale des milliers de jeunes gens et de jeunes femmes quittèrent le Vietnam pour se rendre en France, parce que les conditions d'étude étaient mauvaises dans leur pays. On peut voir aujourd'hui les conséquences de cette nouvelle vague d'émigration dans les rues, les bureaux, les maisons et les lieux de villégiature: les femmes sont vêtues à l'européenne (pantalons étroits, bikinis et minijupes), roulent moto ou auto, ont leur porte-documents, dirigent des banques et gouvernent des villes, plaident devant les tribunaux, professent dans les universités, donnent des bals, tiennent des discours sur la place publique, président des dîners, s'assoient au café, que sais-je encore. Mais ce ne sont là que les signes extérieurs d'une présence française plus que centenaire. Plus importante: la francisation de l'esprit des Vietnamiens. Les manières de penser ancestrales ont été abandonnées. Les nouvelles générations vietnamiennes ont lu avec bonheur la philosophie, la poésie et les romans français. Beaucoup de Vietnamiens écrivirent en français et se firent un nom dans les cercles littéraires français. Mais par-dessus tout, ils se sont appropriés la méthode de penser de Descartes et ils étaient fiers de leur cartésianisme. L'héritage de la France ne fut pas seulement matériel, mais aussi intellectuel.

Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que l'élite nouvelle du Viêt-nam se réclamât de la culture française, bien qu'elle refusât la domination étrangère; et bien peu le dissimulaient. Cela durera encore des dizaines d'années, bien que l'insuffisance de l'enseignement français ait été reconnu et que l'influence américaine gagne de plus en plus. Ce profond attachement à la culture française vient de sa parenté avec celle du Viêt-nam: toutes deux tendues vers la beauté de la forme, le raffinement, le goût du savoir, l'esprit et la finesse. Si l'on examine la chose du point de vue pratique, les Vietnamiens ont pris de bien mauvaises habitudes, car le pays avait besoin d'une forte dose de connaissances, de technologie et de lucidité pour suivre la voie du progrès et améliorer le sort des siens.

Auguste Comte disait: «Chassez le naturel, il revient au galop.» Il serait instructif de comparer les effets de l'américanisation au Viêt-nam avec ceux de la culture française. Ce sera la tâche d'analystes dans un demi-siècle ou un siècle entier.

L'INDÉPENDANCE ET SES CONSÉQUENCES

La Deuxième Guerre mondiale et l'occupation du pays par les Japonais de 1940 à 1945 donnèrent une forte impulsion au nationalisme vietnamien. Bien que le Japon se fût partagé l'occupation du pays avec la France par pur intérêt, la faiblesse manifeste de cette dernière fut une incitation pour les nationalistes à redoubler d'efforts pour secouer le joug colonial. Les Japonais encourageaient en secret ces tendances ou, pour le moins, les toléraient. Le jour de la libération parut proche à tous les nationalistes vietnamiens. Ils voulurent être prêts et unis. Lors d'un congrès qui eut lieu en Chine en octobre 1942, tous les partis nationalistes vietnamiens se groupèrent en une organisation unique, le Viêt-Nam Cach Mang Dong Minh Hoi (Ligue révolutionnaire du Viêt-nam, abrégé en Dong Minh). Les partis principaux qui s'associèrent là étaient le Viêt-Nam Quoc Dan Dang, dont il a déjà été question, le Viêt-Nam Phue Quoc Dong Minh Hoi, émanation du Viêt-Nam Phuc Quoc Hoi qu'avaient fondés le prince Cuong De et Phan Boi Chau, et le Viêt-Nam Doc Lap Dong Minh Hoi (Ligue pour l'indépendance du Viêt-nam, abrégé en Viêt-minh, nom sous lequel elle fut connue plus tard) dont le noyau central était de Parti communiste indochinois que dirigeait Hô Chi Minh. Le VNQDD comptait sur l'aide du Kuo-Min-Tang chinois, le Phuc Quoc Hoi sur le Japon, et le Viêt-minh cherchait à s'assurer l'appui des autorités américaines en Chine en prenant une attitude antifasciste et en sauvant des pilotes descendus au-dessus du Viêt-nam du Nord. Le VNQDD aussi bien que le Viêt-minh forgeaient des plans pour s'emparer du pouvoir à la première occasion.

En mars 1945, les Japonais désarmèrent les forces françaises, mirent fin au condominium et prirent le pouvoir. L'empereur Bao-Daï fut autorisé à proclamer l'indépendance du Viêt-nam, mais il lui fallut accepter en même temps une collaboration avec le Japon pour développer «la grande sphère du bien-être commun aux deux peuples» et agréer un Japonais comme principal conseiller. Son gouvernement ne possédant qu'une souveraineté limitée, ne pouvait pas étendre sa juridiction sur le Viêt-nam du Sud (la Cochinchine). Il lui manqua la force de percussion et ainsi le capital de confiance nécessaire pour prendre le pays en main. Lorsque les Japonais capitulèrent en août, le gouvernement ne put liquider le Viet-minh. Bao-Daï abdiqua à son profit, car le VNQDD avait été pris de vitesse. Le manque de clairvoyance et d'organisation et la présomption firent perdre à ce mouvement une occasion unique: il avait été le premier sur place à Hanoï et était prêt à collaborer avec Bao-Daï. Cela lui coûta cher. Le Viet-minh se mit rapidement à sa liquidation systématique. Les survivants durent se cacher ou aller en exil.

Lorsque les Français revinrent — en septembre dans le Sud et au printemps suivant au Nord — le pays était presque totalement aux mains du Viêt-minh. Il fallait entrer en pourparlers de paix ou lui faire la guerre. Les discussions commencèrent en novembre pour se terminer en

mars 1946 par un armistice provisoire. La France reconnaissait l'Etat fondé par Hô Chi Minh, la République démocratique du Viêt-nam, comme Etat libre dans le cadre de l'Union française. Aucune entente ne put être obtenue sur les droits et les devoirs réciproques dans le cadre de l'Union française, et lorsque le Viêt-nam du Sud retourna sous la souveraineté vietnamienne, la guerre éclata au mois de décembre. Elle devait se terminer par un accord d'armistice à Genève en juillet 1964.

Entre temps, la France avait conclu un accord avec Bao-Daï en 1949. Celui-ci devait gouverner un Etat du Viêt-nam, allié dans le cadre de l'Union française. Ayant cet Etat comme allié, la France lutta contre le Viêt-minh. Cette guerre dura neuf ans et se termina par le départ des Français après que les 15 000 hommes de la garnison de Diên Biên Phu eurent été anéantis en mai 1954. Une des conséquences de cette défaite et de la Conférence de Genève qui mit fin à la guerre en divisant le pays le long du 17^e parallèle fut la formation d'un gouvernement fort sous la direction de Ngô Dinh Diem, connu pour son nationalisme rigide. Il rétablit l'ordre, obtint l'indépendance totale du pays par rapport à la France, écarta Bao-Daï et fonda en 1955 la République du Viêt-nam. Mais son anticommunisme extrême, son autoritarisme, ses complaisances à l'égard des prétentions au pouvoir de sa famille et son nationalisme obstiné le mirent en conflit avec les communistes, les bouddhistes et les Américains. Cela entraîna sa chute et son assassinat lors d'un coup de main de l'armée en 1963, puis le chaos, une révolte communiste, l'intervention américaine sur une grande échelle, l'escalade et l'extension de la guerre avec toutes ses séquelles affreuses, morts, destructions, effritement de l'ordre. Le Viêt-nam fut ébranlé jusque dans ses fondements. Le pays était en ruines, sa population décimée, son économie à la dérive, son élite en voie de rapide décomposition. L'escalade de la guerre fut une catastrophe pour le pays. Des villages entiers furent pris sous le feu croisé des belligérants et totalement rasés. Leurs habitants échouèrent dans des camps de réfugiés où la vie était tout que facile. En novembre 1967, on comptait 2,2 millions de réfugiés. Des milliers d'autres pauvres gens, qui avaient perdu leur foyer au cours de la guerre, durent chercher abri dans les villes surpeuplées, amenant avec eux d'autres problèmes, notamment la prostitution et le brigandage. De nouvelles mobilisations furent nécessaires pour compléter les rangs de l'armée, et cela causa des troubles dans l'administration du pays et dans l'enseignement. L'agriculture manqua des bras nécessaires. Le pays, qui tient normalement le troisième rang dans la production rizière mondiale, dut importer presque tout le riz nécessaire à sa propre consommation.

La présence de très nombreux Américains posa également des problèmes nouveaux. Leur standard de vie élevé et par conséquent leurs plus grands besoins en tout – alimentation, logements, rues, électricité, eau, personnel de bureau – tout cela pesa lourdement sur une économie déjà affaiblie. Puis vinrent les énormes dépenses des forces américaines pour de nouvelles constructions – points d'appui et installations de toutes sortes – qui créèrent une

situation inflationniste grave, avec les conséquences sociales que cela entraîne. Bien que l'on sût parfaitement que le pays s'effondrerait économiquement et militairement sans l'aide des Etats-Unis, la présence de tant d'Américains fut une lourde charge pour la conscience politique du pays. La population était très sensibilisée à toute atteinte à sa souveraineté, après une lutte centenaire ininterrompue pour retrouver sa totale indépendance. Ces facteurs compliquèrent encore la tâche du gouvernement.

Après quatre ans de dictature militaire et de luttes partisans, le pays revint à la légalité le 1^{er} avril 1967. Il accepta une nouvelle Constitution, élut en septembre un président de la République et un Sénat; en octobre enfin, une Chambre des députés. Avec l'élection à la présidence du général Nguyễn Văn Thieu, la Deuxième République vietnamienne prenait vie. Mais le retour à un gouvernement constitutionnel ne suffit pas à supprimer toutes les difficultés. De nombreux problèmes attendaient leur solution: Il fallait tout d'abord juguler la corruption que la guerre et les sommes considérables provenant de l'aide américaine avaient fait fleurir. Il fallait reconstruire l'économie et les cadres, rétablir la confiance du peuple dans le gouvernement et le respect de la légalité; il fallait refaire l'union dans le pays. Faute d'atteindre ces buts, il serait impossible de s'opposer à la tentative communiste de conquérir le pays à la longue ou de le ruiner à brève échéance. Il est cependant certain que les problèmes du Viêt-nam ne pourront se résoudre que dans un climat de calme. Aussi longtemps que durera la guerre, il sera des plus difficiles de trouver une solution. Aussi la paix n'est-elle pas seulement le désir le plus profond de tous les Vietnamiens, mais encore une très impérieuse nécessité.

Le communisme et la guerre ne sont pourtant que les manifestations de surface d'un problème plus vaste et plus profond: comment trouver la formule d'un ordre politique, social et éducatif qui corresponde aux besoins du peuple dans un monde moderne, sans renier totalement le passé du pays. La tâche véritable du Viêt-nam est donc aujourd'hui de créer les bases d'un nouvel Etat et d'une nouvelle civilisation dans laquelle se mêleront le progrès à la tradition, les conceptions scientifiques de l'Occident à la spiritualité orientale, la sagesse du passé aux espoirs dans l'avenir – comme un arbre aux racines profondes et fortes, au feuillage splendide et portant une abondante récolte de fruits. C'est là le problème qui se pose au Viêt-nam depuis qu'au début du XIX^e siècle l'Occident y exerce son influence.

Avant cette période, le pays avait été soumis à une oppression chinoise. Nous avons vu qu'il avait su y échapper – après s'être approprié la culture de ce pays et en avoir adopté la structure politique et sociale – pour devenir un état autonome en 939 après Jésus-Christ. Le niveau de civilisation du Viêt-nam était sensiblement le même que celui de la Chine. Il pouvait la combattre à armes égales, en employant les mêmes techniques. Si le pays présentait l'inconvénient d'être beaucoup plus petit et de population plus faible, cela était compensé par les difficultés climatiques et logistiques des armées chinoises. La victoire écrasante de Nguyễn

Hue l'année suivante ne montra que trop clairement que le problème était tout autre: la menace occidentale était de nature absolument différente, car elle provenait d'une civilisation distincte, avec ses manières de penser et ses propres méthodes, notamment dans la conduite de la guerre et dans la diplomatie.

Les premiers empereurs Nguyễn tentèrent de résoudre le problème en n'en prenant pas connaissance. Gia Long eût pu donner à son pays une orientation différente. Il avait vaincu ses ennemis, conquis un trône et unifié le pays grâce à la technique occidentale, que représentaient les conseillers français, les navires, les canons et les fortifications faites par les Français. Au lieu de cela, il tourna le dos à l'Occident. Il refusa d'établir des relations avec les pays européens, d'attirer des professeurs dans le pays et d'envoyer des étudiants en Europe pour s'y approprier les connaissances nécessaires à la modernisation du pays. Il tourna ses regards vers la Chine et rétablit un ordre politique, économique et social immuable depuis un millénaire. Assurément, l'accent porté sur les valeurs spirituelles et éthiques assurait les bases nécessaires à toute société policée; mais il manquait les éléments intellectuels et scientifiques permettant à une telle société de se renouveler et de progresser. Gia Long craignait une ingérence de l'Occident dans son pays et tentait de l'éviter. Mais il lutta de manière erronée contre ce danger. Ses trois successeurs directs Minh Mang, Thieu Tri et Tu Duc ne se contentèrent pas de poursuivre cette politique; ils la poussèrent à l'extrême. C'est là l'origine de la catastrophe. Lorsque Tu Duc, intelligent, s'aperçut que son pays était en pleine crise et qu'il avait été mal conseillé par la cour, il commença à envoyer des gens en Europe, à faire venir des experts et à acheter du matériel. Mais c'était trop tard. Les Français avaient déjà occupé la Cochinchine.

Depuis le début de notre siècle, le Viêt-nam oscille entre l'Orient et l'Occident. Les valeurs traditionnelles furent remises en question comme inadéquates et la génération nouvelle vit la nécessité d'une modernisation. Elle jeta les yeux vers l'Ouest, faisant d'abord un détour par le Japon, puis par l'intermédiaire de la France. L'ordre nouveau qu'apporta ce pays ouvrait des possibilités de progrès intellectuel et économique jusque là inconnues. Il lui manquait les bases spirituelles et morales nécessaires à une société saine. C'était là la tâche des Vietnamiens et pas celle de la puissance coloniale; mais sans souveraineté, ceux-ci ne pouvaient pas apporter de changements. C'est pourquoi le pays avait besoin de son indépendance.

Lorsqu'elle eut été reconquise, d'autres dangers apparurent, sous la forme du communisme matérialiste d'une part et d'une autre civilisation, celle de l'Amérique, qui prône le confort extérieur et récuse l'autorité. Le besoin se faisait en même temps sentir de réveiller certaines valeurs orientales traditionnelles et de s'opposer ainsi à l'influence de l'Ouest. La tâche la plus importante du Viêt-nam au cours de ces prochaines décennies sera certainement de conserver au pays son caractère propre, tout en tirant les avantages de la technique et de la science occidentale – ceci pour mettre en accord la tradition et l'avenir du pays.